

Extrait de La gloire de mon père, un peu revisité.

Enfant :

J'approchais de mes six ans, et j'allais à l'école dans la classe enfantine que dirigeait Mlle Guimard. Elle était très grande, avec une jolie petite moustache brune, et quand elle parlait, son nez remuait : pourtant je la trouvais laide, avec ses gros yeux **gris anthracite**. Elle apprenait patiemment leurs lettres à mes petits camarades, mais elle ne s'occupait pas de moi, parce que je lisais couramment, ce qu'elle considérait comme une inconvenance préméditée de la part de mon père. En revanche, pendant les leçons de chant, elle disait, devant toute la classe, que je chantais faux, et qu'il valait mieux me taire, ce que je faisais volontiers. Pendant que la marmaille s'époumonait à suivre sa baguette, je restais muet, paisible, avec un sourire **irrépressible** ; les yeux fermés, je me racontais des histoires.

ADULTE :

Ainsi se sont **succédé** de beaux jours, et **l'acmé** de mon bonheur. Le jeudi et le dimanche, ma tante Rose, qui était la sœur aînée de ma mère, et qui était aussi jolie qu'elle, venait **ripailler** à la maison, et me conduisait ensuite, au moyen d'un tramway, jusqu'en ces lieux enchantés. Moi qui étais **kénophobe**, c'était ma joie. Un véritable **syndrome** avec des **symptômes sibyllins**. On y trouvait des allées ombragées par d'antiques platanes, des bosquets sauvages, des pelouses qui vous invitaient à vous rouler dans l'herbe, et des étangs où naviguaient des flottilles de canards. On y trouvait aussi, à cette époque, un certain nombre de gens qui apprenaient à gouverner des bicyclettes : le regard fixe, les mâchoires serrées, ils échappaient soudain au professeur, traversaient l'allée, disparaissaient dans un fourré, et reparaissaient, leur machine autour du cou. Certains étaient de véritables **béjaunes**. Ce spectacle ne manquait pas d'intérêt, et j'en riais aux larmes. Quelle **alacrité** ! Mais ma tante ne me laissait pas longtemps dans cette zone dangereuse : **il eût été préférable** d'éviter de se casser le **coccyx**, disait-elle, **amusée**. Nous nous installions sur un banc, devant un massif de lauriers, entre deux platanes ; elle sortait un tricot de son sac, et j'allais vaquer aux travaux de mon âge. Ma principale occupation était de lancer du pain **rassis** aux canards. Ces stupides animaux me connaissaient bien. Dès que je montrais un croûton **sapide**, leur flottille venait vers moi, à force de palmes, et je commençais ma distribution. Lorsque ma tante ne me regardait pas, je leur lançais aussi des pierres, avec la ferme intention d'en tuer un. Étais-je en train **d'acquérir** une nature **sardonique** ? Cet espoir, toujours déçu, faisait le charme de ces sorties, et dans le grinçant tramway du Prado, j'avais des frémissements d'impatience. Mais un beau dimanche, je fus péniblement surpris lorsque nous trouvâmes un monsieur assis sur notre banc. Aucune **résipiscence** de sa part ! Quel **paltoquet** ! Sa figure était vieux rose ; il avait une épaisse moustache châtain, des sourcils roux et bien fournis, de gros yeux bleus, un peu saillants. Sur ses tempes, quelques fils blancs. Comme de plus, il lisait un journal sans images, je le classai aussitôt parmi les vieillards.